EMILE BELLIER

PENDANT L'INVASION

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS



ILE DE LA RÉUNION
GABRIEL LAHUPPE, ÉDITEUR
Saint-Denis, rue du Conseil, 119

1875

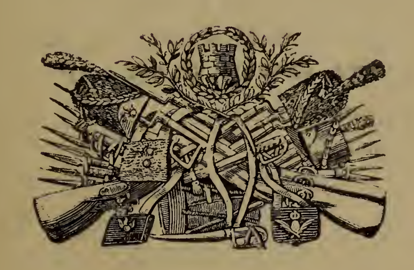
PENDANT L'INVASION

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS

EMILE BELLIER

PENDANT L'INVASION

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS

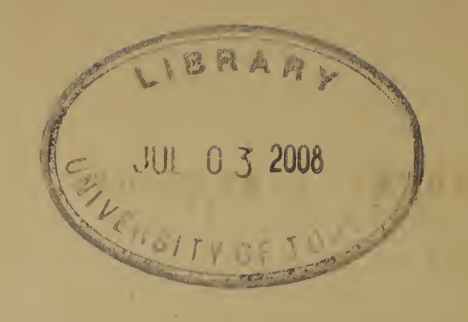


RÉUNION

GABRIEL LAHUPPE, ÉDITEUR A SAINT-DENIS

119 — Rue du Conseil — 119

1875



PERSONNAGES

M. Launay, 60 ans.
Maxime, lieutenant, 22 à 25 ans.
Girard, chef de francs-tireurs, 45 ans.
Pufster, capitaine prussien, 40 ans.
Louise, fille de M. Launay, 20 ans.
Manette, servante, 50 ans.

Soldats allemands.
Francs-tireurs.

PENDANT L'INVASION

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS

La scène représente un grand salon d'hiver meublé, à la campagne. — A gauche une cheminée. — Deux portes sur les côtés. — Au milieu une grande porte à deux battants donnant sur un vestibule au fond duquel on aperçoit une porte en fer de lance.



SCÈNE PREMIÈRE

M. LAUNAY; LOUISE, assise près de la cheminée et préparant de la charpie.

LOUISE

Vous n'avez vu personne encor?

M. LAUNAY

Personne, non.

LOUISE

Pas de nouvelle?

M. LAUNAY

Aucune. Et pourtant, le canon
S'est tu; je n'entends plus aucun bruit.

LOUISE

Qu'en conclure,
Mon père? est-ce d'un bon ou d'un mauvais augure?

M. LAUNAY

Tu m'en demandes plus que je n'en puis savoir.
Il est certain qu'on s'est, hier, battu jusqu'au soir,
Mais ce qui s'est passé, nul ne le sait encore.
Nos soldats ont-ils eu le dessus ? Je l'ignore.

LOUISE

Conservez-vous au moins une espérance ?

M. LAUNAY

Hélas !
Il faudrait pour cela que le sort, enfin las,
Cessât de s'acharner. Ah ! si quelque victoire,
Forçant les ennemis à repasser la Loire,
Nous laissait libre enfin la route de Paris,
Je ne dis pas !... peut-être alors... mais à quel prix ?
O France, fasse Dieu que tout ce sang qui coule
Comble du moins l'abîme où ta grandeur s'écroule !

SCÈNE II

LES MÊMES ; MAXIME, vêtu d'une grande limousine rayée, avec un feutre à large bord.

M. LAUNAY

Quel singulier costume avez-vous là ?

MAXIME

Celui
Qui convient en voyage et par ces temps d'ennui,
Où l'on ne peut aller et venir que dans l'ombre.
Avec cet habit-là, je passe sans encombre.

M. LAUNAY

Vous passez ?

MAXIME

Oui, j'ai fait mes apprêts de départ,
Je vous quitte ; je vais rejoindre, quelque part,
Un de nos régiments ou l'autre, et me remettre
Au métier. On se bat et je brûle d'en être.

M. LAUNAY

Rejoindre un régiment, que me dites-vous là ?
Partir ! vous en aller d'ici ! comme cela !
Sans prévenir un peu vos amis, sans leur dire
Vos desseins, sans savoir s'ils veulent y souscrire.

MAXIME

Je venais...

M. LAUNAY

Ah ! c'est mal les payer de leurs soins.

MAXIME

Je ne mérite pas ce reproche, du moins !
Et s'il existe un cœur ici-bas qui vous aime,
Qui vous vénère plus que celui d'un fils même,
C'est le mien.

M. LAUNAY, lui serrant la main.

Je le sais, je le sais ; mais, voyons !
Un tel projet a droit à nos réflexions.
Le pays est cerné, les routes sont peu sûres...

LOUISE

Et d'abord, êtes-vous remis de vos blessures ?
Une plaie aisément se rouvre.

M. LAUNAY

Consentir,
Dans ces conditions, à vous laisser partir,
Serait une folie.

MAXIME

Oh ! qu'à cela ne tienne !
Je ne me suis jamais mieux porté — qu'on y vienne !
Je me sens des jarrets d'acier, des poings de fer.

M. LAUNAY

Argument de malade affamé de grand air.

MAXIME

Malade ? l'ai-je été ? je ne sais, je l'ignore.
Est-ce que vous trouvez que je ressemble encore,
O mes sauveurs bénis, à ce pauvre blessé
Qu'on apportait ici pâle, sanglant, glacé,
Si faible et si mourant qu'en vous-mêmes peut-être
Vous le destiniez moins au médecin qu'au prêtre ?
Je suis guéri ! Je suis sauvé ! Je suis vivant !
Vivant ! — Oh ! laissez-moi m'extasier devant
Toute cette bonté si douce qui m'entoure,
Fruit divin que je cueille et miel que je savoure.
Sans vous, je fusse mort — eh bien ! puisque je vis,
J'ai deux parts de moi-même à faire, à mon avis,

Et je donne, brûlé par une double flamme,
Mon sang à mon pays, à vous, toute mon âme.
Oh ! tenez ! Je le dis sincèrement et tel
Que je le sens, j'ai là, dans mon cœur, un autel
Où vous êtes placés tous les deux, côte à côte,
Vous, mon cher hôte, et vous, la fille de mon hôte,
Dans un respect profond, saint et religieux !

M. LAUNAY

Maxime !

MAXIME

Et maintenant, recevez mes adieux.

M. LAUNAY

Mais vous n'y songez pas ! partir ! est-ce possible?
En plein jour ! malheureux, vous serviriez de cible !
Quand les bois sont remplis d'ennemis, on le sait,
Quand le moindre sentier cache un piége, mais c'est
Courir à quelque mort certaine !

MAXIME

Bah ! la chance
Me favorisera, j'en ai bien l'espérance.
Puis, si la chance veut être aidée, au besoin
(Montrant ses pistolets.)
J'ai ceci. Nos amis ne sauraient être loin
D'ailleurs ; la fusillade entendue est la preuve
Qu'on se battait, hier, de ce côté du fleuve.
Je pars, c'est mon devoir ; ayez cette bonté
De ne pas insister !

M. LAUNAY

J'ai droit d'être écouté.
L'âge a parfois raison, et je pense qu'en somme
Si vos cheveux sont blonds, les miens sont gris, jeune homme.
Ah ! j'eus aussi vingt ans, moi, jadis ! et mon cœur
N'était qu'ivresse, orgueil, espoir, élan vainqueur !
Et j'eusse ri longtemps, certes ! si, quand l'audace
Hors du possible, au sein des rêves, dans l'espace,
Loin des réalités m'emportait d'un grand vol,
Quelqu'un eût prétendu me retenir au sol.
Aujourd'hui, j'ai vécu, je suis devenu sage.
Sans me payer de mots, je barre le passage,
Réglant mes sens trop vifs sur mon esprit plus froid,
A toute illusion, si sainte qu'elle soit,
Et j'ai ce devoir, moi qui vois de près la tombe,
D'empêcher qu'à votre âge on l'ouvre et l'on y tombe,
Surtout quand c'est sans gloire et sans utilité.

MAXIME

Est-ce vous que j'entends, monsieur? en vérité,
Je crois n'avoir pas bien entendu. Ce langage
De votre part m'étonne et me surprend.

M. LAUNAY

Je gage
Que vous vous méprenez, vous, sur ce que je dis.
Eh bien ! je dis qu'avoir affaire à des bandits,
Quand on est fugitif, qu'on se cache et se sauve;
Qu'être chassé, traqué comme une bête fauve,
Saisi, lié, conduit, traîné sous le bâton,
Et pris, et fusillé — pendu même, sait-on ?

N'a rien qui soit utile au salut de la France,
Et que l'on peut agir mieux pour sa délivrance,
— En tuant, et non pas en se faisant tuer !
Je dis, entendez-vous, qu'il faut s'habituer,
A cette heure pour nous si sombre et si funeste,
A ménager son sang, quand si peu de sang reste !
Voilà ce que je dis.

MAXIME

Mais c'est mon sentiment !

M. LAUNAY

Eh bien ! alors, sachez attendre. Le moment
Viendra. Qui peut savoir ce que tient en réserve
Demain ? si c'est la mort, qu'au moins notre mort serve
A quelque chose !

MAXIME

Attendre ! attendre ! ah ! j'aurais dû
Partir depuis longtemps, et j'ai trop attendu !
Quand le sang coule, quand, comme à l'heure où nous sommes,
La rage emplit le cœur de dix millions d'hommes,
Quand la jeunesse vole aux camps, quand tout vivant
Se lève et, le fusil au poing, marche en avant,
Tâchant de refouler l'invasion qui monte,
Rester une minute encor serait la honte !
Ne me retenez pas !

M. LAUNAY

Louise, mon enfant,
Tu ne dis rien ? tu vois qu'il s'obstine, et défend
Qu'on lui donne un conseil — fût-il bon — et qu'il compte,
Tant toujours la jeunesse à se leurrer est prompte !

Sous ce déguisement qui ne déguise rien,
Sans être découvert franchir le camp prussien
Et s'ouvrir à lui seul, en plein jour, un passage !
Je vous demande un peu ! moi, je dis qu'il est sage
D'attendre, de ne rien brusquer, que c'est suivant
L'événement qu'il faut agir, et que souvent
Alors un cours meilleur à nos desseins s'imprime,
Et toi ? tu ne dis rien ?

LOUISE, se levant.

Ce que monsieur Maxime
Veut faire, si j'étais homme, je le ferais,
Mon père.

M. LAUNAY

Que dit-elle ? ô mon Dieu ! tu voudrais...

MAXIME

Merci, mademoiselle, ah ! mon honneur vous touche,
Merci de m'en donner l'aveu de votre bouche.

M. LAUNAY, rêvant.

Les voici maintenant deux contre un ! qu'ai-je fait ?
J'aurais dû réfléchir et me taire, en effet.
La parole des vieux n'est pas chose qui plaise
Aux jeunes ; elle fond à leur souffle de braise
Comme au feu fond la glace ; et, quand tout est sanglot
En nous, on sent qu'en eux l'enthousiasme éclot !
Et ton ardent amour qui leur met, ô patrie !
L'orgueil au front, nous laisse, à nous, l'âme meurtrie !

— Ces deux enfants peut-être, après tout, ont raison.
Mon œil, mieux que le leur, sonde-t-il l'horizon ?
Et du reste, folie ou sagesse, qu'importe
Dans l'âpre tourbillon de sang qui nous emporte ?

(A Maxime.)

Je ne vous retiens plus. L'honneur et le devoir
Vous appellent ; allez où vous croyez les voir,
Maxime ! chacun suit la route qu'il doit suivre,
Allez ! moi qui n'ai plus beaucoup de jours à vivre,
Je reste auprès de mon enfant.

(A Louise.)

Viens m'embrasser
Et jamais, tu m'entends, un plus tendre baiser
Ne fut mis par un père au cher front de sa fille.

LOUISE

Mon bon, mon noble père !

M. LAUNAY

O patrie ! ô famille !

(Après un silence, tendant les bras à Maxime.)

Eh bien ! Maxime, adieu !... mais qu'entends-je ?

MAXIME

On dirait...

SCÈNE III

M. LAUNAY, MAXIME, LOUISE, MANETTE

MANETTE, *entrant brusquement.*

Ah ! monsieur, les Prussiens ! là-bas, dans la forêt !

(*Maxime sort précipitamment aux premiers mots de Manette.*)

On voit leurs fusils luire ! Ils viennent sans nul doute
Par ici ! Deux hulans ont traversé la route
Au galop.

M. LAUNAY

Eux ! si près ! c'est donc qu'ils sont vainqueurs !
Toujours ! quand donc, ô sort, cesseront tes rigueurs ?

MAXIME, *rentrant.*

En effet, c'est un gros de Saxons qui s'avance,
Ils sont deux ou trois cents.

M. LAUNAY

O deuil !

MAXIME, *jetant bas son déguisement.*

Vive la France !
Manette, enlevez tout cela.

(*Manette sort.*)

M. LAUNAY

Que faites-vous ?

MAXIME

Ah ! je n'entends ni fuir, ni tomber sous leurs coups
Comme un agneau docile — et s'il faut que je meure,
Que ce soit en soldat !

M. LAUNAY

Pardon ! mais, à cette heure,
Ici, c'est moi, monsieur, qui commande. Entrez-là !

(Il indique un cabinet dont il vient d'ouvrir la porte.)

Il s'agit du salut de l'enfant que voilà.

MAXIME

Moi ! me cacher ! moi, fuir ! mon sang bout dans mes veines !

M. LAUNAY

Ne perdons pas le temps en des paroles vaines,
Faites ce que je dis. Ils approchent; leurs pas
Deviennent plus distincts. Ne comprenez-vous pas,
S'ils vous trouvent ici, que c'est la mort pour elle ?

MAXIME

La mort, serait-il vrai ? la mort ! mademoiselle !

LOUISE

Non pour moi, mais pour vous, pour vos jours menacés,
Au nom du Dieu vivant, Maxime, obéissez !

M. LAUNAY

Et quoi qu'on fasse, à moins que je ne crie : à l'aide !
Quoi qu'il puisse arriver, ne sortez pas !

MAXIME, entrant dans le cabinet.

Je cède.

SCÈNE IV

M. LAUNAY, LOUISE, puis MANETTE

M. LAUNAY, refermant la porte sur Maxime.

Ecoute ! ils vont venir. — Oh ! je n'ai pas besoin
De te dire qu'il faut ici prudence et soin.
Tu comprends, n'est-ce pas ? qu'ayant pour eux la force
Ils peuvent tout ; et puis, ils sont de rude écorce,
Et tu ne devras pas par trop t'effaroucher,
S'ils viennent de leurs mots grossiers à te toucher.
Je souffrirai beaucoup, mais enfin, si je t'aime,
Je me dois d'accepter cette épreuve suprême.
Hélas ! nous traversons des jours qui sont mauvais,
Et ton père a tant peur pour toi, si tu savais !

LOUISE

Je ferai, soyez sûr, ce qu'il convient.

M. LAUNAY

J'y compte.
Ne va pas les braver, calme une humeur trop prompte.
D'ailleurs, je veillerai sur toi ; rien ne défend
Qu'un vieux père soit là, veillant sur son enfant.

MANETTE

Les voici !

M. LAUNAY

Du courage !

MANETTE

Ils frappent à la porte !

M. LAUNAY, résigné.

Manette, il faut ouvrir.

MANETTE

Ouvrir ! la chose est forte !
Ouvrir ! notre maison est-elle un cabaret?
Ouvrir à ces gens-là ! m'est avis qu'il vaudrait
Mieux les laisser dehors grelotter sous la bise,
Mais fait-on ce qu'on veut?

PUFSTER, du dehors.

Ouvrez donc ou je brise !

(A la cantonade, pendant que Manette se rend lentement vers la porte.)

Qu'on mette le village en réquisition !
Mille livres de pain, vin à discrétion,
Et le reste ! laissez quatre hommes comme escorte.
Qu'ils se tiennent armés, là, près de cette porte !
Allez ! je me repose entièrement sur vous,
Moi, j'entre en ce logis qui me fait les yeux doux !

(A Manette qui n'a pas encore ouvert.)

Eh ! la vieille, il paraît que tu n'es pas bien sûre
Que ta clé soit la clé qu'il faille à ta serrure.
Ouvriras-tu, voyons ! ou n'ouvriras-tu point ?
Et faut-il à ta clé le secours de mon poing?
Tu te décides... bien !

(Entrant.)

Tu n'es pas, j'aime à croire,
La dame de céans — ce serait dérisoire !
Tes maîtres, où sont-ils?

SCÈNE V

M. LAUNAY, LOUISE, PUFSTER, MANETTE

MANETTE

Voici Monsieur Launay.

PUFSTER, apercevant Louise.

Oh! la charmante enfant!

M. LAUNAY

C'est ma fille, je n'ai
Qu'elle.

PUFSTER

Monsieur, je loge ici pour quelques heures.
La guerre est chose rude et j'en sais de meilleures...
Un bon gîte, d'abord! —

(Il s'assied.)

Vous permettez? — Et puis,
Deux jolis yeux pareils aux étoiles des nuits.

(Après un silence.)

Ha! mes hommes sont las et le froid les transperce.
Sans doute vous avez du vin — qu'on leur en verse!

M. LAUNAY, faisant signe à Manette.

Manette!

MANETTE, à part, en s'en allant.

Je l'avais bien dit, qu'on traiterait
La maison de Monsieur ainsi qu'un cabaret!

PUFSTER

Il fait un froid de loup.

(M. Launay met silencieusement du bois dans la cheminée. Manette rentre, offrant à boire à Pufster.)

(A Manette.)

Halte-là ! tu n'es bonne,
Au plus, que pour mes gens !

(A Louise.)

C'est de vos mains, mignonne,
Que j'entends que l'on m'offre à boire, voulez-vous ?

LOUISE

C'est un ordre, monsieur, j'obéirai.

PUFSTER

Tout doux !
Je n'ai pas à Paris passé deux ans sans prendre
Les airs parisiens, et sais de façon tendre
Tourner, quand il convient, des regards langoureux.
Peut-on, lorsqu'on vous voit, n'être pas amoureux
De vos beaux yeux, de vos cheveux d'un noir d'ébène,
De votre front si pur et de ce port de reine ?
— C'est ainsi, n'est-ce pas ? qu'on parle en vos salons ?
— Ne faites pas la prude et la bégueule, allons !
Eh quoi ! vous vous taisez..... j'attendrai qu'il vous plaise ! —
Mais elle s'en va donc, cette gaîté française
Si renommée ?

M. LAUNAY

Elle a sombré dans nos malheurs,
Monsieur. On ne rit plus chez nous. Le deuil, les pleurs,

Le sang qui coule à flots, les blessures qu'on panse,
Voilà ce qui nous reste ! et c'est assez, je pense,
Pour avoir quelque droit au respect du vainqueur.

PUFSTER

Le bonhomme, je crois, veut m'attendrir le cœur !
— Pardieu ! j'ai toujours soif ! Allons ! un verre encore,
La belle, de ce vin qui fait qu'on vous adore !
Comment vous nomme-t-on ?

MANETTE, à part.

Oh ! l'horrible bandit !

M. LAUNAY

C'est ma fille, monsieur, je vous l'ai déjà dit.

PUFSTER

Je n'y contredis point. Donc, il faut qu'elle fasse
Les honneurs de chez vous à votre hôte.

M. LAUNAY

De grâce,
— Oh ! j'insiste — souffrez que ce soit moi.

PUFSTER

Chanson !
Belle affaire d'avoir un pareil échanson,
Vieillard dont la main tremble et les genoux fléchissent !
Merci ! j'ai le respect des cheveux qui blanchissent !

J'aime mieux cette Hébé. — Que voulez-vous? le vin
Qu'elle verse me semble avoir un goût divin.
Et puis, j'ai ce désir bien naturel, en somme,
De lui prendre un baiser, — oh! rien qu'un!

LOUISE

Mais cet homme
Est ivre!

PUFSTER

Erreur profonde! à moins que ce ne soit
D'amour, et vos beaux yeux m'en donnent bien le droit!
— Vous refusez? alors, je vais le prendre.

M. LAUNAY, se plaçant devant sa fille.

Arrière!
Venez me l'arracher!

PUFSTER

On est d'humeur guerrière,
A ce qu'il paraît, — soit!

M. LAUNAY

On est père, monsieur!
En France, où c'est un titre auquel on fait honneur,
J'affirme qu'il n'est point d'homme assez vil, de reître
Lâche, de débauché si pervers qu'il puisse être,
Qui, sous les yeux d'un père et quand son cœur se fend,
Trouve que c'est l'instant d'outrager son enfant!
— Vous, vous faites cela! Voilà ce que vous faites!
Vous mêlez de la boue au sang de vos conquêtes!
Vous doublez le soldat du brigand!

PUFSTER

C'est ainsi !
Vous semblez oublier quel est le maître, ici !

(Appelant.)

Holà !

(Les soldats entrent.)

Saisissez-moi de suite ce bonhomme.

M. LAUNAY

Vous oseriez ? chez moi ? dans ma demeure ?

PUFSTER

Et comme
Il crie à me casser l'oreille, mettez-lui
Un baillon bien solide !

M. LAUNAY

Oh ! seule et sans appui !
Ma fille ! à sa merci ! Dieu, prenez pitié d'elle !

(Les soldats entraînent M. Launay.)

LOUISE

Misérable ! est-ce là, chez vous, ce qu'on appelle
Le courage ?

PUFSTER, sans avoir l'air de l'entendre, à Manette.

Pour toi, vieille, ne t'ai-je pas
Dit qu'il fallait donner à boire à mes soldats ?
Dois-je, pour que cet ordre en ton cerveau pénètre,
L'y faire entrer à coups de sabre ?

MANETTE, en s'en allant.

C'est bon ! maître,
On y va.
(A part.)
Saints du ciel ! ce Prussien est hideux !

SCÈNE VI

PUFSTER, LOUISE

PUFSTER

Maintenant, s'il vous plaît, chère belle, à nous deux !
Je vous embrasserai.

LOUISE

Je ne suis qu'une femme,
Et je suis seule ici ! mais je vous trouve infâme,
Et je vous le dis !

PUFSTER

J'ai, servant sous les drapeaux,
L'oreille accoutumée à de pareils propos.
Les femmes sont toujours, même avant qu'on les touche,
— En pays ennemi — d'une humeur très farouche.
Je sais cela fort bien, et n'en suis point surpris.

LOUISE

Si vous saviez aussi jusqu'où va mon mépris,
Vous n'ajouteriez pas à vos lâchetés viles
Une honte de plus !

PUFSTER

Vos façons inciviles,
Prenez garde ! pourraient finir par m'irriter.
Vous êtes dans mes mains, à quoi bon résister ?
Et vous succomberiez sûrement dans la lutte,
Un soldat ! songez donc !

LOUISE

Vous, un soldat ! la brute,
Au fond des bois, n'a pas un plus féroce instinct !
Du moins, tout sentiment n'est pas en elle éteint.
Avoir osé porter la main sur mon vieux père !
Vous n'êtes qu'un bandit ! — je suis franche, j'espère ! —
Oui ! qu'un bandit !

PUFSTER

Tenez ! vraiment vous avez tort
De me parler ainsi, car je suis le plus fort,
Et vous regretterez, madame, je vous jure,
Ces hautaines façons et ces mots pleins d'injure !

LOUISE

Croyez-vous que la peur ait chez moi quelque accès ?
Parce que j'étais calme et que je me taisais
Tout-à-l'heure, sentant les yeux, pleins de prière,
De mon père sur moi, — car il tremblait mon père,
Pour sa fille ! — avez-vous osé croire un instant
Que vous obtiendriez de moi ce qu'en attend
Votre orgueil, — mon honneur de femme et de Française ?
Il faut que vous soyez téméraire !

PUFSTER

A votre aise !
Mais j'ai pourtant assez écouté vos leçons,
Et trouve qu'il est temps de finir... finissons !
Ah ! vous parliez de brute ! — Eh bien ! la bête fauve,
Elle est là qui vous tient ! — Que Dieu, s'il peut, vous sauve !

SCÈNE VII

MAXIME, LOUISE, PUFSTER

MAXIME, surgissant, un pistolet braqué sur Pufster.

Ne faites plus un pas si vous avez souci
De vivre !

LOUISE, à part.

Lui ! c'est lui !

PUFSTER

Qu'est donc cet homme-ci ?

LOUISE à part.

Je sentais qu'il viendrait !

MAXIME

Dire que ces infâmes
Font moins la guerre à nous qu'aux vieillards et qu'aux femmes !

PUFSTER, ironique.

Sans se cacher pourtant derrière les verroux
Des portes.

MAXIME

Vous raillez, je crois? — Ha! taisez-vous!
Taisez-vous! car devant votre face de traître
Je ne resterai pas maître de moi peut-être.

LOUISE

Mon père! délivrez mon père, là, dehors!

PUFSTER

A moi! soldats!

SCÈNE VIII

M. LAUNAY, MAXIME, PUFSTER, LOUISE, MANETTE

MANETTE, apparaissant à la porte du milieu qu'elle ouvre toute grande.

Ils sont tous les quatre ivres morts,
Vos soldats! — Vous vouliez qu'on leur donnât à boire,
Je l'ai fait, et bien fait! et vous pouvez m'en croire!
Regardez!

LOUISE, apercevant son père.

Mon père, ah!

M. LAUNAY

Louise, mon enfant!

Pendant qu'ils se tiennent embrassés, on entend le bruit d'une fusillade rapprochée.)

LOUISE, s'arrachant des bras de son père.

Grand Dieu!

PUFSTER

Je suis sauvé !

MAXIME

Soyez moins triomphant !
Vous êtes bien perdu, malheureux, au contraire.

LOUISE

Vous ne le tuerez pas, je pense !

MAXIME

Une vipère
S'écrase ! je la tiens sous mon talon, tant pis !
— Et puis, il vous parlait, cet homme, avec mépris.

PUFSTER

Vous m'assassineriez, monsieur ?

MAXIME

Quoi qu'il m'en coûte,
Je vous le jure ici devant Dieu qui m'écoute,
Je vous tue, au premier des vôtres qui paraît !
(A M. Launay.)
Mais vous, monsieur, fuyez ! fuyez ! — par la forêt
Il est possible encor peut-être qu'on évite
Les Prussiens, oh ! fuyez ! Louise, vite ! vite !

LOUISE

Jamais !

PUFSTER, ricanant.

Il est trop tard !

MAXIME

Qui vive ?

SCÈNE IX

Les Mêmes ; GIRARD

GIRARD, survenant.

France ! amis !

MAXIME, abaissant son pistolet, à Pufster.

France ! — ce mot vous sauve.

GIRARD

Un instant !

MAXIME

J'ai promis.

GIRARD

C'est différent. — Alors, monsieur le capitaine,
Vous êtes prisonnier. Eh ! soldats, qu'on l'emmène !

MANETTE, à part.

Une promesse, soit ! on dit que c'est sacré.
Mais à leur place, moi, je le fusillerai,
Le monstre !

(Elle sort derrière les francs-tireurs qui emmènent Pufster.)

GIRARD, tendant la main à Maxime.

Touchez-là ! lieutenant, — c'est d'un brave
Ce que vous avez fait — le péril était grave !

M. LAUNAY

Sans lui, sans vous, monsieur, c'en était fait de nous.

GIRARD

Ah ! tout n'est pas fini !...

(Aux francs-tireurs.)

Mes amis, voulez-vous
Que nous continuions notre chasse ? il importe
De les envelopper pour que pas un n'en sorte !

LES FRANCS-TIREURS

En avant ! en avant !

MAXIME

Mais j'en suis !

GIRARD

Volontiers !
Je vais interroger d'abord nos prisonniers,
Tâcher d'apprendre d'eux ce qu'on en peut apprendre,
— L'affaire d'un instant — et je reviens vous prendre,
Est-ce dit ?

MAXIME

Certe !

M. LAUNAY

Après un aussi rude coup
Monsieur, ma fille et moi, nous vous devons beaucoup.

GIRARD

A moi ? mais pas du tout.

(Montrant Maxime.)

C'est à lui qu'il faut faire,
Si vous jugez, monsieur, la chose nécessaire,
Tous vos remercîments. Je vous laisse. Ayez soin,
Jeune homme, d'être prêt.

SCÈNE X

M. LAUNAY, MAXIME, LOUISE.

M. LAUNAY

Maxime, j'ai besoin
De presser votre cœur sur le mien ! — Ah ! si sombre
Que soit l'heure présente où notre gloire sombre,
Malgré l'affront que rien ne peut faire oublier,
Je vous bénis d'avoir préservé mon foyer !

LOUISE

Que je serre à mon tour votre main, — la meilleure,
La plus digne, monsieur Maxime !

MAXIME

Tout à l'heure
Vous ne me disiez pas : monsieur.

M. LAUNAY

Un mot affreux !

MAXIME

Vous m'appeliez Maxime et j'étais bien heureux !

LOUISE

Ah ! soyez-le toujours ! — Que le ciel que je prie
Vous garde encor longtemps, longtemps, à la patrie
Et vous conserve à nous, ami des jours de deuil,
Hôte vaillant par qui fut protégé le seuil
De la maison ! — J'ignore où le destin nous pousse,
Mais je le dis ici, cette heure m'est bien douce,
Maxime, qui me met la main dans votre main,
Et qui me verse ainsi l'oubli du lendemain !
Soyez béni !

(Levant au ciel ses mains jointes.)

Mon Dieu ! c'est assez de souffrance,
Et c'est assez de sang ! délivrez notre France !
Faites que tous ces bras, levés pour la venger,
Avant de retomber, dispersent l'étranger !
Que notre sol soit libre enfin ! et notre air libre !
Pour que nos cœurs, en qui la haine aujourd'hui vibre,
Se rouvrent à l'amour, calmés et consolés !

MAXIME

Parlez ! parlez encore ! Oh ! lorsque vous parlez,
Si noble est votre voix et si persuasive,
Que je me sens saisi par cette flamme vive
Que met en nous l'audace, aux viriles fiertés !
Je vous comprends ! je vous admire !

LOUISE, *comme inspirée.*

Oui ! oui ! partez,
Ami ! c'est le devoir unique qui s'impose !
Défendre son pays est l'immortelle chose —
Partez ! rien n'est plus grand que cet acharnement
D'un peuple qui combat jusqu'au dernier moment,
Qui s'obstine et, trahi, jette devant l'abime,
Comme un défi, son cri de révolte sublime,
Et qui n'accepte pas les compromis humains,
Tant qu'il reste un tronçon d'épée entre ses mains !
Qu'importe qu'il ne puisse arracher la victoire,
S'il apparaît au monde enveloppé de gloire,
Et si le monde ému se sent à son aspect
Pénétré jusqu'au fond de trouble et de respect ?

MAXIME

Oh ! quel ange êtes-vous ? Car l'archange lui-même,
Qui trône aux cieux, n'a pas un accent plus suprême !
La lumière rayonne autour de vous!..... merci,
Vous que je vais quitter, de me parler ainsi ! —
Oui ! je pars ! — Et ma vie et le sang de mes veines
Et ma jeunesse et tous ces rêves dont sont pleines
Les âmes de vingt ans, oui ! je te donne tout,
France ! et je remplirai mon devoir jusqu'au bout
Avec bonheur, avec amour, avec ivresse !
— Mais (oh ! pardonnez-moi) puisque le sort me laisse
Cette minute, à moi qui bientôt n'aurai plus
Que le cher souvenir des beaux jours révolus,
Des jours heureux auxquels il faut que je renonce,
Pour que ce souvenir dans l'ombre où je m'enfonce
M'accompagne et me soit un talisman plus doux,
Je voudrais bien — peut-être, hélas ! trouverez-vous

Que mon désir est fou, que mon audace est folle —
Emporter sur mon cœur un mot qui me console,
Un mot de vous qui soit, si je vis, un espoir
— Un adieu, si je dois mourir sans vous revoir. —
Louise, je vous aime !..... oh ! jose vous le dire
Enfin !

LOUISE

Je le savais.

(Mouvement d'étonnement de Maxime.)

Sans doute, ami ! — pour lire
Dans une âme loyale et sincère, il ne faut
Qu'avoir l'âme sincère et loyale — ou, plutôt,
Pourquoi le cacherai-je à ce moment suprême ?
Je sais que vous m'aimez — parce que je vous aime.
Puisque mon père est là, je vous fais cet aveu.

M. LAUNAY

Chère enfant !

MAXIME

Vous m'aimez ! — elle m'aime, ô mon Dieu !
Le ciel, où mon regard reconnaissant se noie,
N'a pas autant d'azur que mon cœur a de joie !
Je suis heureux, vraiment ! Vous m'aimez ! les Prussiens
Paieront cher un tel mot..... Alors, si je reviens,
Dites, vous daignerez, Louise, être ma femme ?

LOUISE

Si mon père y consent, oh ! de toute mon âme.

M. LAUNAY

Si j'y consens ! jamais rêve plus caressé
N'a réjoui le cœur d'un père intéressé
Au bonheur de sa fille, et j'aime encore à vivre
Quand je vois vos deux fronts dont l'éclat fier m'enivre !
Vous êtes tout pour moi ! Vous réchauffez mes ans
Glacés par les hivers ! et, près de vous, je sens,
Comme un arbre vieilli qu'un rayon d'astre dore,
Ma nuit se dissiper et se fondre en aurore !

(On entend le bruit du tambour.)

Mais où donc m'égaré-je ? hélas ! — C'est le tambour
Qui bat.

(Silence prolongé.)

MAXIME

Ange adoré, Louise, mon amour,
Un baiser ! rien qu'un seul ! pour que je meure ou vive
Heureux, et que je sois à vous, quoi qu'il arrive !

LOUISE

O Maxime !

MAXIME

Un baiser ! le premier ! voulez-vous ?

LOUISE

Je veux, ô mon ami, ce que veut mon époux.
Devant mon père et Dieu suis-je pas votre femme ?
Vous aimer est ma joie et mon bonheur.

MAXIME

Chère âme !

(Ils se tiennent embrassés.)

M. LAUNAY, à part.

Oh ! les beaux fiancés ! quel couple radieux !
L'une est la fleur, et l'autre est l'arbuste ! tous deux
Sont jeunes !..... Et songer, pendant qu'ils sont en fêtes,
Que l'éclair sanglant plane au-dessus de leurs têtes !

(Haut.)

O mes enfants, soyez bénis ! — Et vous, soyez
Maudits, ô tas de rois, destructeurs des foyers !

GIRARD, apparaissant à la porte du milieu.

Jeune homme, venez-vous ? l'affaire sera chaude.
Nous allons attaquer un escadron qui rôde
De ces côtés.

MAXIME

Tant mieux ! — Adieu, Louise, adieu !
— Partons ! marchons, monsieur, j'ai soif de sang.

M. LAUNAY

Que Dieu
Soit avec vous !

GIRARD

Merci.

SCÈNE XI

M. LAUNAY, LOUISE

LOUISE, *éclatant en sanglots.*

Reviendra-t-il, mon père?
Hélas! je l'aime tant, si vous saviez!

M. LAUNAY

Espère!



Typ. de G. Lahuppe, à Saint-Denis.